

Didier Wouters

5 décembre, 5 h du mat. : je n'ai pas de frisson. Il fait pourtant moins 3°C dehors. Je suis bien au chaud dans ma petite auto, avec mon petit chapeau, avec mon petit manteau...

Le serpent d'asphalte sinue et scintille devant moi. Je le poursuis attentivement. La lumière blafarde de mes phares cotonneux troue l'encornuit. Le ventilateur ronronne paisiblement, diffusant une douce chaleur ombilicale.

J'ai échappé aux embouteillages et j'avance, tranquille pépère, heureux comme un scargomol glubeux blavotant goulument sa feuille de salade, repu comme un cheminot devant son régime spécial. J'en roterais presque de bonheur.

Parlons-en du bonheur, ce diktat de la pensée consumériste qui fleurit dans tous les kiosques de la presse psychologisante, cette chimère immarcescible qui nous tient en laisse et nous laisse croire que la mer peut rester éternelle, et qu'il ne tient qu'à nous de contrarier l'attraction lunaire.

De Maé à Ruffin... et chacun de se poser la question : « Il est où le bonheur ? Il est où ? Il est où... ? »

Ben pour moi, il est là le bonheur, *hic* et *nunc* : cet instant furtif et évanescant arraché à l'inconscience. La sensation sereine, béate et éphémère d'échapper au pire le temps d'un soupir, et le pire aujourd'hui, ce sont les embouteillages. Quelques dixièmes de seconde d'intense plénitude et de totale félicité, avant qu'ils ne s'évaporent comme la buée sur le pare-brise, que la vie ne me reprenne, et que les jours de grève ne s'embouteillent, « comme des bêtes qui tirent le soc, dont les cornes s'entrechoquent » (1).

(1) Manset, Gérard Henri (auteur, compositeur et interprète, « Quand les jours se suivent », in album musical, *Entrez dans le rêve*, Warner Chappell Music France, 1992.

17 décembre : c'est la guerre. Les médias, toujours prompts à dégainer la bonne « punchline », l'ont baptisée « Bataille de l'Opinion ». À inscrire dans le répertoire : 1515, Marignan, 2019, L'Opinion. Marignan, j'arrive à peu près à situer : ça se situe du côté de Milan en Italie. L'Opinion, c'est un peu plus difficile : c'est dans la rue, n'importe quelle rue, là où toutes les idées préfabriquées ont pignon. Pignon, c'est aussi le nom du personnage qui a toujours l'air d'un con dans les films de Francis Veber.

1515, Marignan : une association devenue aujourd'hui vide de sens, relevant du réflexe pavlovien scolairement construit pour ma génération. Elle a pourtant participé des années durant à la construction mythologique des légendes nationales victorieuses, ici en l'occurrence celles de François 1^{er} et du chevalier Bayard « sans peur et sans reproche », mettant l'un ou l'autre sur le devant de la scène selon que l'époque fut royaliste ou révolutionnaire. Archétype de la manipulation médiatique que véhiculent les manuels scolaires à l'endroit d'une bataille qui reste, somme toute, anecdotique au regard de l'histoire.

108 — Voilà le point commun entre Marignan et l'Opinion. En vrai, ça n'existe pas, comme le rappelait souvent Bourdieu à propos de cette dernière. L'opinion n'est qu'un miroir aux alouettes, un artefact produit par l'agrégation statistique de prises de positions individuelles sur des opinions idéologiquement mâchées, prédigérées, prêtes à l'emploi. Et de là à dire « le peuple pense que... » il n'y a qu'un pas que tous les pouvoirs franchissent allégrement.

Quand je vais au spectacle, je ne suis responsable que de l'achat de mon billet, pas du jeu des acteurs. Pourtant je voudrais bien avoir l'air... mais j'ai pas l'air du tout...

Je remets mon petit chapeau.

Didier Wouters